

ABONNEMENT.

ABONNEMENT (Paiement par avance)
Six mois, douze numéros, \$1.50
Un an, vingt-quatre numéros, \$3.00
ÉTATS-UNIS.
Un an, vingt-quatre numéros, \$2.00
Six mois, douze numéros, \$1.00
Les frais de poste sont à la charge des abonnés.
Les lettres et envois doivent être adressés franco de port.

LE PROGRÈS.

AGRICOLE, INDUSTRIEL, POLITIQUE ET COMMERCIAL.

BELANGER, FRERES, Éditeurs-Propriétaires.

L. C. BELANGER, Rédacteur-en-chef.

ANNONCES.

JOUR DE PUBLICATION: LE SAMEDI.
Première insertion, par ligne, 8 centimes
Insertions subséquentes, de 2 do
Cartes d'affaires, par année, \$1.00
Annonces commerciales, et autres, traitées de gré à gré.
BUREAUX ET ATELIERS:
Maison-Twoose, adossés du Magasin de MM. Duguay & Dupuy, rue Wellington.

Cartes d'Affaires.

BOULARD LAROCHE, Vainqueur,
W. E. IBBOTSON, Droguiste et
J. JOSEPH FISETTE, Armurier et
M. McKECHNIE, rue Wellington,
CARTIER & BOULANGER, Pharmaciens,
F. FREDERIC ST. LOUIS, Pharmaciaire,
THOMAS LARUE, Médecin et Chirurgien,
E. L. LOOMIS, Dentiste,
L. C. BELANGER, Avocat,
J. CALDER, Avocat,
H. HALL WHITE & PANNITON,
L. C. BELANGER, Avocat,
B. BELANGER & BROUILLLET,
ARCHAMBAULT & ARCHAMBAULT,
H. HENRI ST. LOUIS, Notaire,
F. X. DESROSIERS, Notaire,
H. C. H. CHAGNON, Notaire,
JOSEPH VEILVILLE, Huissier,
BENJAMIN LACHANCE, Huissier,
DAMASE BENOIT, Huissier,
HOTEL DU CHEMIN DE FER,
UNITED STATES HOTEL,
MOUNTAIN HILL HOUSE,
CAFÉ FRANÇAIS,
HOTEL DU CHEMIN DE FER,
QUEBEC CENTRAL HOTEL,
HOTEL CENTRAL,
LOUIS BRUNELLE, Cordonnier,
FERBLANTIER,
ST. LAURENT & BERUBE,
TELESPHORE LEMAY,
A vendre à ce bureau.

FEUILLETON.

TOMBE DE FER.

PROLOGUE.

(Suite.)

—Une seule fois. C'était en 1824. Il y avait un grand mouvement dans le domaine des arts, parce que la paix donnait l'essor à toutes les forces vives de la nation. Malheureusement, chacun était assujéti à ces règles étroites que la prétendue école de Davie avait tracées comme des conditions de la beauté; on voulait imiter en tout l'antiquité grecque, mais on ne lui avait emprunté que l'apparence et les formes matérielles, et faute d'une âme qui pût animer les créations de la nouvelle école, on avait en recours aux poses théâtrales et aux gestes exagérés. Tout effigé, peinto ou sculpté, qui n'était pas solide, solemnel et sans âme, ne pouvait trouver grâce aux yeux d'un public dont le goût était perverti. C'est dans ces circonstances que j'exposai ma première œuvre. C'était une statue couchée, en marbre; une jeune fille, étendue sur son lit de mort, tenant encore le crucifix dans ses mains jointes, comme la mort l'avait surprise. J'avais éclairé les traits sans vie de ma statue d'un joyeux sourire, d'une expression de confiance, d'espoir et de béatitude. Mon but était de fixer sur le marbre le moment suprême où l'âme quitte le corps et le force cependant encore à manifester la joie que lui fait éprouver la certitude d'une vie meilleure. Cette œuvre, que j'avais nommée la Préservation de l'éternité, souleva une sorte d'émeute parmi les artistes. La plupart se déchaînèrent contre moi avec une espèce de fureur et critiquèrent ma statue comme le fruit d'un esprit malade, et comme une hérésie contre les préceptes alors en honneur. En effet, les formes de ma statue étaient maigres, délicates, fines et réveuses; la forme matérielle était sacrifiée à l'expression morale d'une idée ou d'un sentiment. Il y eut aussi beaucoup de personnes qui parurent admirer mon œuvre, et qui m'encouragèrent en me disant que j'étais prédestiné à faire une révolution dans l'école, et à élever l'art chrétien au-dessus de l'art païen; mais plus je trouvais de défenseurs, plus je vis s'élever contre moi d'ennemis acharnés. Si la lutte s'était bornée à la discussion des défauts et des mérites de ma statue, je n'y eusse point succombé; mais mes adversaires, aveuglés par la passion, se mirent à chercher dans mon passé des prétextes pour me livrer à la risée du public. Ils firent, sans le vouloir, saigner mon cœur par de profondes blessures, et profanèrent des souvenirs qui m'étaient plus chers que la vie. Depuis ce moment, j'ai eu peur de la publicité, et je n'ai plus jamais rien exposé. Il y avait dans les paroles du vieillard, un calme touchant et une étonnante sérénité. En ce moment, sa figure me parut si noble et si majestueuse, que j'en fus profondément ému, et ce ne fut qu'après un moment de réflexion que je lui demandai: —Et ne travaillez-vous plus du tout, maintenant? —Je travaille encore de temps en temps, dit-il. Il me serait impossible de m'en abstenir, lors même que je le voudrais. L'art est devenu pour moi un besoin impérieux, parce qu'il est la baguette magique avec laquelle j'évoque les plus douces pensées de mon passé, et me transporte dans le printemps de ma vie. Le chemin était devenu très-sablonneux, et nous avançions à grand-peine. Cela interrompit notre conversation pendant quelques minutes. Lorsque je pus reprendre ma place à côté du vieillard, lui demandai: —Si je ne me trompe, vous avez lu quelques-uns de mes ouvrages. Vous aimez donc la littérature? —Je ne lis pas beaucoup, répondit-il; cependant je possède la plupart de vos œuvres. —Et ont-elles su vous plaire? —Vos récits de la Campine, et vos esquisses morales surtout; oui, plus que vous ne sauriez vous l'imaginer. Il en est que j'ai relus plus de dix fois. Ce ne sont pas les histoires mêmes qui me font encore plaisir après plusieurs lectures; c'est le ton, une sorte d'harmonie secrète qui s'accorde avec mon humeur et qui me ravit.

Je regardai le vieillard d'un œil interrogateur pour obtenir de plus amples explications. —Dans les récits dont je veux parler, dit-il, régnent une sorte de simplicité naïve, de douceur sensibilité et d'inébranlable espérance; un sentiment sincère d'admiration de la nature, de reconnaissance envers Dieu, et d'amour de l'humanité. Ces lectures m'ont souvent touché vivement, mais elles ne me fatiguent pas; et quand j'ai fini un de ces ouvrages, je me sens consolé, je suis plus croyant, plus aimant, et je me réjouis au fond du cœur en découvrant que des cordes si repues, qu'on croirait propres aux seuls enfants, vibrent et résonnent encore dans mon âme. Je bégayai quelques excuses et m'efforçai de faire avouer au vieillard qu'il louait mes ouvrages plus qu'ils ne le méritaient, probablement par un sentiment de bienveillance ou de sympathie. Mais il repoussa cette excuse et reprit en forme de conclusion: —C'est vrai, chaque homme sent d'une manière qui lui est propre, qui peut être inconnue en lui, mais qui provient cependant des sensations de sa jeunesse et des événements qui ont dominé sa vie. Je ne puis donc pas prétendre que chacun doit nécessairement sentir comme moi. Quoi qu'il en soit, n'essaye de trouver dans vos ouvrages que la religion du souvenir et la foi dans un avenir meilleur, cela aurait suffi pour me les faire aimer. Il y a, en outre, des raisons que je ne puis vous dire. Nous nous trouvions en ce moment près de deux ou trois paysans qui venaient à notre rencontre sur la route. Nous gardâmes le silence jusqu'à ce qu'ils nous eussent croisés. Alors le vieillard me demanda: —Vous ne ferez que traverser Bodeghem, pour aller ce soir loger à Benkelhout? Ce n'est donc pas un dessein particulier qui vous amène dans notre petit village? —Si fait. J'avais l'intention de prendre, en passant, quelques renseignements sur une chose qui m'a été racontée; mais, puisque vous êtes si et si serviable, pourquoi ne vous demanderais-je pas ce que je désire savoir? Il y a dans le cimetière de Bodeghem une tombe de fer, n'est-ce pas? —Il y a, en effet, une tombe que les villageois naïfs appellent la tombe de fer, parce qu'elle est entourée d'un grillage; mais cette tombe n'offre rien de remarquable. La voix du vieillard me parut avoir tout à fait changé de ton; elle était retenue et sèche comme s'il avait voulu éloigner ou abrégé la conversation. —Il pousse toujours des fleurs nouvelles sur cette tombe? demandai-je. —Il y pousse toujours des fleurs, répéta-t-il. —Il y a un banc de bois près de la tombe, et ce banc est usé, parce qu'un esprit, la dame blanche, vient s'y assoir toutes les nuits depuis des années? —Un conte d'enfant, dit le vieillard avec un sourire sur les lèvres. —Je sais bien, monsieur, que ce ne peut être qu'un conte; mais, du moins, il y a quelqu'un qui soigne les fleurs sur la tombe; car c'est sans doute aussi une fable que ces fleurs sortant d'elles-mêmes de terre? —Comme mon compagnon ne répondait pas immédiatement à ma question, je lui dis: —Il y a quelques jours, un paysan de ces environs vint me demander conseil pour obtenir la grâce de son fils, qui avait été condamné à une forçage pour un délit de chasse. Je lui fis causer. C'est ainsi que j'ai surpris toutes les particularités de la vie simple des paysans. Elle m'a parlé de la tombe de fer, des fleurs qui se renouvellent toujours, de la dame blanche, et d'un ermite qui reste à prier des journées entières près de la tombe. Soyez assez bon pour me dire ce qu'il y a de vrai dans le récit de la paysanne. —La chose est toute simple, répondit mon compagnon. L'homme que l'on appelle l'ermite, parce qu'il vit solitaire, soigne et orne la tombe d'une personne qui lui fut plus chère que la lumière de ses yeux. En vivant ainsi, depuis la séparation fatale, près d'un tombeau, et en concentrant toute son affection sur ce tombeau, il triomphe de la mort même; car qui peut dire que l'épouse que la tombe croyait lui ravir l'ait quitté réellement quand elle renait cent fois par jour dans sa pensée? Je regardai le vieillard avec étonnement: ses yeux brillaient d'un éclat

étrange et son visage rayonnait d'enthousiasme. Il remarqua l'impression que ses paroles avaient faite sur moi et sur monta son émotion. Il me dit: —Le chemin et me dit d'un ton plus calme: —Voilà notre petite église. Si nous avions suivi la traverse, nous pourrions déjà apercevoir de loin la tombe de fer. Je ne fis presque pas attention à ce qu'il me montrait, et je demandai d'un air rêveur: —Une épouse, dites-vous, mon-sieur? C'est donc une femme mariée qui est sous la tombe de fer? —Une vierge pure comme les lis avant de se faner murmura-t-il. —Mais mariée? —Vierge et épouse, en effet. Je ne savais que penser du ton solennel avec lequel le vieillard avait prononcé ces derniers mots. Je commençai à être en proie à une singulière émotion. Je m'imaginai que la tombe de fer devait cacher une histoire touchante, et ma curiosité était piquée au plus beau point. Assurément, le vieillard devina que j'allais insister pour obtenir une explication plus précise. Il me prit le bloc d'albâtre avant que je puisse soupçonner son intention; et, comme je m'efforçais de continuer à porter le fardieu, il m'assura que, du moins dans le village, il devait refuser mon aide, et échappa à mon grand dépit, aux questions, qui se pressaient déjà sur mes lèvres. Il marcha vers l'entrée du cimetière en disant: —Venez, je vous montrerai la tombe de fer. Voyez là-bas, près du mur de l'église, ces fleurs derrière ce grillage, c'est la tombe de fer. Je m'approchai de l'endroit désigné et je regardai avec étonnement dans le petit enclos. Je cherchai vainement une pierre ou un signe quelconque qui m'apprirent le nom de cette morte tant regrettée. Rien que des fleurs, mais des fleurs si belles, si rares, et assorties avec un sentiment si profond de la forme et de la couleur, que la main d'un amateur pouvait seule attendre à ce degré d'harmonie. Pour moi, il était indubitable que l'ermite—si réellement un ermite vieillait sur la tombe—devait être jeune et bercé encore dans les plus douces illusions de la vie. Mais, en regardant le banc de bois aminci par l'usage, je commençai à revenir de ma première idée. —Depuis combien de temps ce banc est-il là? demandai-je au vieillard. —Depuis quarante ans. C'est assurément l'ermite qui l'a usé ainsi en s'y asseyant ou s'y agenouillant pour prier? —C'est l'ermite répondit mon guide. —Mais cela dépasse les forces humaines! m'écriai-je avec admiration. S'asseoir pendant quarante ans près d'une tombe! Si c'est de l'amour, quel sentiment profond, immense, infini! Le sacrifice, le dévouement, la fusion d'une âme qui vit sur la terre avec une âme qui habite déjà le ciel! On pourrait appeler cela de l'idolâtrie, si cette aspiration vers le ciel n'atteignait pas une foi robuste en la bonté divine et dans la félicité d'un avenir sans fin. —Elle n'est pas morte, murmura le vieillard. —Pas morte? répétai-je. Quels prodiges cachent donc ces fleurs? —Vous feignez de ne pas me comprendre, monsieur, dit le vieillard avec un accent calme et profond; votre cœur m'a pourtant si bien compris! Morte? Mais pendant que je vous parle, je la vois, elle me sourit, j'entends sa voix; elle me prie du lieu de ses fleurs: "Le temps de venir court; j'attends, j'attends!" —Elle vous attend! m'écriai-je avec stupeur. Est-ce donc vous qui avez usé ainsi ce banc de bois? —Nul autre que moi. —L'ermite?... —Est le vieillard que le hasard vous a donné pour guide, le sculpteur dont vous avez porté l'albâtre, sans savoir quel souvenir sacré il y taillera... Mais venez avec moi, ne me demandez plus rien. Voyez là, derrière le mur du cimetière, c'est ma demeure; suivez-moi, je vous dirai des choses que nul autre que vous n'avez jamais sues aussi bien que vous n'êtes le savoir. Je me laissai conduire hors du cimetière, sans rien dire. Chemin faisant, le vieillard reprit: —Depuis que ce tombeau de fer est là, je n'ai jamais épanché les sentiments de mon cœur dans le sein de personne. Je vous aime parce que dans vos ouvrages, je vous ai trouvé capable de comprendre une vie que

les autres nomment une longue folie. Mon passage sur la terre touche à sa fin; un pressentiment secret me dit que je la verrai bientôt autrement que par le souvenir. Recevez la confiance de ce que j'ai espéré et souffert, et, lorsque je repasserai à côté d'elle dans le tombeau, reprenez alors mon humble et triste vie, si vous croyez qu'elle vaille la peine d'être écrite. Il s'arrêta derrière le mur du cimetière et sonna à la porte d'une maison à façade blanche, dont les fenêtres étaient fermées par des volets verts. Une vieille servante ouvrit, et, pendant que nous entrions, le vieillard dit: —Catherine, voici un ami qui dîne avec moi. Mettez un second couvert. La servante s'éloigna sans mot dire. Je vous en excuser de l'embaras que ma présence causait à la vieille servante; mais il me prit la main et me conduisit au fond de sa maison, dans une grande chambre qui prenait jour sur un vaste jardin tout empaillé de fleurs. L'aspect de cette chambre m'étonna. J'aurais pu me croire transporté par enchantement dans une salle d'étude de l'Académie d'Anvers, car elle contenait une multitude d'objets que j'avais eus plus d'une fois entre les mains, ou dont j'avais vu les pareils des centaines de fois. —Jetez un rapide coup d'œil sur ces objets, me dit le vieillard. Ils jouent tous un rôle plus ou moins important dans l'histoire que je vais vous raconter; mais ne me demandez pas maintenant une explication à leur sujet. Ce serait du temps perdu, et cela m'obligerait à des répétitions fastidieuses. Pourtant, je n'avais jamais vu ce que mon hôte me montra tout d'abord et je n'y pus trouver aucune signification. Sur une table se trouvaient toutes sortes de figures uniformes de chiens, de vaches, d'oiseaux, de chevaux et d'autres animaux, très-grossièrement taillés au couteau dans du bois blanc. Sur un morceau de velours bleu s'élevaient deux ou trois figures assez rares, à côté d'une de ces boîtes d'opale où les femmes mettent des pastilles de menthe ou des dragées de citron. On y voyait aussi un couteau à manche de nacre, et plusieurs médailles d'or et d'argent avec des rubans verts fléchés. (A continuer.)

Paris, 25 novembre. Si l'orléanisme a vraiment, comme on le dit, commencé une campagne, il n'aura pas été loin pour rencontrer de la résistance. Il y a presque unanimité dans tous les partis pour tomber sur le projet de loi que M. Dufaure a élaboré contre la presse. Le Français n'en prend même pas la défense, et cela me dispense de vous en dire plus long. Il est donc probable que le ministère sera en minorité là-dessus; mais comme il n'en fera pas une question de cabinet, ou que le maréchal n'aurait garde d'accepter sa démission pour si peu de chose, cet incident ne produira aucun changement politique. Vous me direz que le ministère sera privé de sa loi. C'est la vérité. Remarque seulement qu'à l'état de de siège dans quarante-deux départements, parmi lesquels sont ceux des grands centres, et que, pour les autres, il y a la suppression de la voie publique. Il n'y a pas de quoi s'apitoyer beaucoup sur son sort. Il ne manque même pas de gens pour croire que ce que le gouvernement a voulu au fond, c'est garder la situation actuelle qui le rend maître et seigneur de toute localité un peu importante. L'état de siège a bien plus vite fait que tous ces tribunaux autour desquels l'opinion peut s'agglomérer. Cependant on avait été amené à promettre une loi. Eh bien! la voilà, votre loi. Vous n'en voulez pas? Soit; mettons que je n'ai rien dit, et restons-en là. Pour la loi municipale et la nomination des maires, il est très-possible que les choses se passent de la même façon. Votre correspondant ne fait aucune difficulté de vous avouer qu'il est, avec beaucoup d'hommes très-libéraux, pour la nomination des maires par le gouvernement. Quand on a vu un peu les campagnes et en sons les yeux les grotesques que le radicalisme cantonal et communal met parfois à la tête des municipalités, on ne comprend plus les gens qui parlent de s'en remettre au choix des populations "librement consultées," ou il faudrait pour cela un progrès politique que nous n'avons pas. Mais au moins doit-on compenser la nécessité gouvernementale dont je parle, en prenant les maires parmi les élus du Conseil municipal. Or, jusqu'ici, les anciens affidés de libéralisme d'il y a six ou sept ans ne se sont pas plus piqués là que dans tout le reste d'être conséquents avec eux-mêmes. On les entendait pousser des gémissements indignés quand M. Rouher, interpellé sur les nominations de maires faites par les préfets, répon-

daient en disant que sur 37,000 communes, il y en avait 800 à peine dont les maires fussent pris en dehors des Conseils; et aujourd'hui les mêmes hommes, arrivés au pouvoir à leur tour, répondent aux mêmes plaintes avec un grand sang-froid, que leur arbitraire ne s'est pas exercé sur plus de 2,500 communes. La palinodie cependant est un peu trop choquante pour être maintenue sans quelque travestissement. Le gouvernement serait donc disposé à admettre le principe des maires choisis "autant que possible" dans les Conseils municipaux. Seulement (comme on dit dans les *Fines Bons-hommes*) le dit principe ne serait appliqué que dans six mois, c'est-à-dire après les élections, ce qui n'a besoin d'aucun commentaire. D'après tout ce qui me revient, c'est-à-dire aux élections qui va être le rendez-vous général, que va avoir lieu le choc suprême des partis. On est porté à croire que l'on va en finir très-vite avec les travaux législatifs absolument indispensables. On se disserterait au milieu de décembre après avoir nommé les soixante-quinze sénateurs. En janvier, les réunions de députés départementaux nommeront les 225 autres sénateurs. Dans la première quinzaine de février, vraisemblablement, l'élection des députés. Toutes ces opérations donneront lieu à de très-séduisantes bien amusantes. Il faut voir dès maintenant nos 750 souverains, j'entends ceux qui craignent de ne pas revenir. Quelles tranges! Que de déniches! Que d'intrigues! Que de consciences qui capituleront bien, si pour faire de la capitulation... Les gaudes prennent d'elles comptent un certain nombre de membres qui sont des personnages dans une certaine sphère démocratique, mais, qui, dans le pays, devant un arroulement, et surtout en présence de la candidature officielle, feront assez maigre figure. Toutefois les radicaux ont à eux environ 150 arrondissements urbains où ils trouveront à se easier peu ou prou, tandis que le pauvre centre gauchiste, entre les blancs et les roses, n'aura guère que ce qu'on voudra bien lui laisser. Les bonapartistes, à propos desquels il était intéressant de connaître la conduite du gouvernement, seront, j'ai l'air de-dessus des renseignements sûrs, combattus à outrance dans la personne de leurs chefs de file, les Rouher, les Rahou Duval, les Cassagne. En revanche, les bonapartistes masqués du groupe Deleclercq, le sous-ol du parti en un mot, ont l'esprit assez libre d'engagements et de scrupules pour demander à un régime qui une part du gâteau administratif, auront l'appui officiel, M. Buffet estimant avec raison (comme jadis M. de Broglie à qui les circonstances n'avaient pas permis de réussir), qu'on trouvera parmi les gens que je viens de dire d'aujourd'hui s'ils sont serviteurs que l'on voudra pour n'importe quel gouvernement démontré capable de s'imposer. —Mais, me direz-vous, vous allez donc avoir la candidature officielle? —Si nous allons l'avoir, Dieux tout puissants! C'est-à-dire que l'empire, avec toutes les pratiques qu'on lui a tant reprochées, sera dépassé. Je vous le répète, c'est une partie qui se joue. Tous les partis ont été battus les uns par les autres. Seul le parti orléaniste n'a pas été battu, parce qu'il n'a pas été compté. Il va maintenant essayer sa force. Il n'y a que lui et le parti bonapartiste, ce dernier accablé sous ses honneurs, le premier bénéficiant de ses souvenirs et de quelques restes d'illusions libérales. Mais le suffrage universel peut renverser tous les projets, toutes les conjectures, toutes les intrigues, et je vois un grand nombre de mes amis l'espérer, sans, je l'avoue, partager beaucoup cette espérance. BERLIN 27 novembre. Ce qui devait arriver arrive. L'isolement dans lequel s'obstine à se tenir le prince de Bismarck donne lieu depuis quelque temps à des plaintes que l'on trouve exprimées jusque dans des journaux qui lui sont dévoués. Je vais chercher à reproduire ce que j'ai recueilli à droite et à gauche sur ce sujet en prenant soin de mentionner le plus et le moins de vous faire entendre la cloche des mécontents et celle des partisans à toute épreuve du formidable homme d'Etat, comme l'appelle M. d'Armin. Écoutez d'abord les premiers, ceux qui se plaignent. Ce sont surtout les libéraux, qui ont la forte majorité au Reichstag et sur lesquels le chancelier s'appuie depuis la guerre. —Nous ne le croyons plus, nous disent-ils. Il s'esquive au printemps quand passent les feuilles et les roses, vient au milieu de l'hiver. Il reste une couple de mois à Berlin, se présente une demi-douzaine de fois au Reichstag, et le voilà reparti pour son triste et monotone Varzin, où tous ceux qu'il retient gagnent le spleen au bout de quarante-huit heures. —On cherche à nous faire accroire qu'il s'y occupe à planter des choux et à pêcher des carpes à la ligne; mais nous sommes certains qu'il y passe ses nuits dans les dossiers et s'écroule à travailler. Les courriers se succèdent et son télégraphe manœuvre constamment. —Il ne doit pas s'y porter mieux qu'à Berlin, puisque sa sciatique et ses rhumatismes l'ont empêché dernièrement d'accompagner l'empereur à Milan. —S'il lui faut de la verdure et le grand air, pas n'est besoin qu'il aille en Poméranie. Son hôtel de la rue Guil-

En tous les cas, on avait bien pu, sans faire...

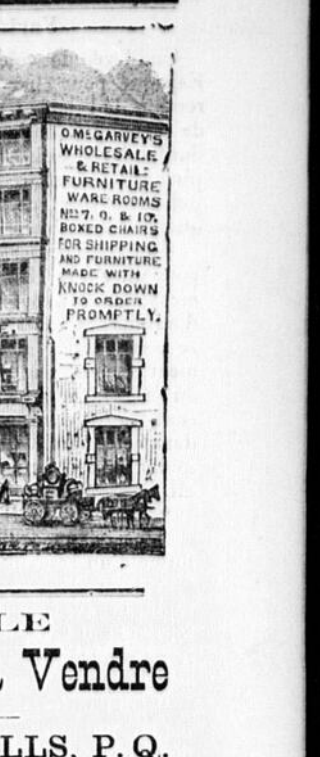
Nouvelles diverses. EXPLOSION DANS UNE MINE.—Une des plus grandes mines de charbon de York...

Le Grand Remède pour les Femmes! PILULES PÉRIODIQUES DE MOSES.

ALLEZ CHEZ MURRAY, et voyez les superbes PEA JACQUETTES...

Avis Public. Julien Hébert, de Cookshire, a établi un service quotidien de diligence...

O. McGARVEY, NÉGOCIANT EN Gros et en Détail Meubles de tous Genres.



Le Rapatriement. Il a été question de cette œuvre nationale, dans la Chambre de Québec...

ENCORE UN NAUFRAGE.—Le naufrage du steamer allemand Deutschland, que le câble nous a annoncé hier...

Liste des Marchandises EN VENTE POUR LES FÊTES PROCHAINES CHEZ McBAIN.

Salons pour la Coupe! CARRÉ IBBOTSON, RUE WELLINGTON, SHERBROOKE.

Hotel Anglo-American, BURY P. Q. Le sous-solier prend le plaisir d'informer ses nombreux amis...

BANQUE DE LA CITÉ, SHERBROOKE. On vient d'ouvrir cette banque à département initial.

BELLE Propriété à Vendre ROXTON FALLS, P. Q. Le sous-solier offre en vente une magnifique propriété...

Neurologie. A St. Georges de Windsor, le 9 du courant, à l'âge de 75 ans, expirait, après...

Propriété à Vendre. Le sous-solier ayant l'intention de se retirer des affaires, offre à vendre gracieusement...

AVIS PUBLIC. A partir du premier janvier 1876, tous les magasins seront fermés à huit heures précises...

TERRE A VENDRE! M. JOSEPH DROUIN, propriétaire à Orford, offre...

La Compagnie des Viandes ET PRODUITS CANADIENS. MANUFACTURE PRINCIPALE, SHERBROOKE, P. Q.

G. Groves, Jr. Importateur de Porcelaine, Verrerie, POTERIE. 424, Rue St. Paul, MONTREAL.



Propriété à Vendre. Le sous-solier ayant l'intention de se retirer des affaires, offre à vendre gracieusement...

AVIS PUBLIC. A partir du premier janvier 1876, tous les magasins seront fermés à huit heures précises...

Restoration des Forces Viriles L'ESSENCE DE VIE DU PROF. HUBERT. Est un remède efficace dans les cas de FAIBLESSE, SEMINALE, DÉBILITÉ, NÉVROSIS, PIÉTOUSIS, PHYSIQUE, ET MENTAL.

LES VIANDES ET PRODUITS CANADIENS DE LA COMPAGNIE En conserves de Renom. VIANDES, POTAGES, SAUCISSONS, BEUFES, etc.

Nouveauté pour les fumeurs. ANDROGYNOUS. Le cigare Androgynous, est fabriqué avec les feuilles du meilleur tabac de la Havane...

F. X. Simoneau, CONSTRUCTEUR DE MOULINS, SHERBROOKE, P. Q. M. SIMONEAU se chargera de toutes les constructions qu'on voudra bien lui confier...

AVIS. L'Association des Arpenteurs des Cantons de l'Est donne avis que les personnes se intéressant aux terres...

Propriété à Vendre. Le sous-solier ayant l'intention de se retirer des affaires, offre à vendre gracieusement...

AVIS PUBLIC. A partir du premier janvier 1876, tous les magasins seront fermés à huit heures précises...

Chemin International de St. François et Megantic. A partir de LUNDI, 29 NOV. 1875, journalier nouveau ordre, l'heure du départ des convois sera comme suit:

Chemin Central de Québec. Lundi, 22 novembre courant et après, les trains réguliers suivent l'horaire désigné dans le tableau suivant:

IMPORTATIONS DE M. McKECHNIE. Il vient d'arriver un assortiment complet de marchandises d'Europe de tous genres...

MAGASIN DE CHAUSSURES! R. C. LLOYD ayant agrandi son magasin et augmenté considérablement son fond de commerce...

Les Hemorroïdes. HEMORROÏDALE DE MATHIEU. En cas de hémorroïdes, on se procure chez MATHIEU...

Propriété à Vendre. Le sous-solier ayant l'intention de se retirer des affaires, offre à vendre gracieusement...

AVIS PUBLIC. A partir du premier janvier 1876, tous les magasins seront fermés à huit heures précises...

Chemin International de St. François et Megantic. A partir de LUNDI, 29 NOV. 1875, journalier nouveau ordre, l'heure du départ des convois sera comme suit:

Chemin Central de Québec. Lundi, 22 novembre courant et après, les trains réguliers suivent l'horaire désigné dans le tableau suivant:

Hotel du Canada. Rue St. Gabriel, entre les rues Notre-Dame et St. Paul, MONTREAL.

MAGASIN DE CHAUSSURES! R. C. LLOYD ayant agrandi son magasin et augmenté considérablement son fond de commerce...

AVIS. Le sous-solier a l'honneur d'annoncer aux citoyens de Sherbrooke que des extraits qui ont été préparés...

